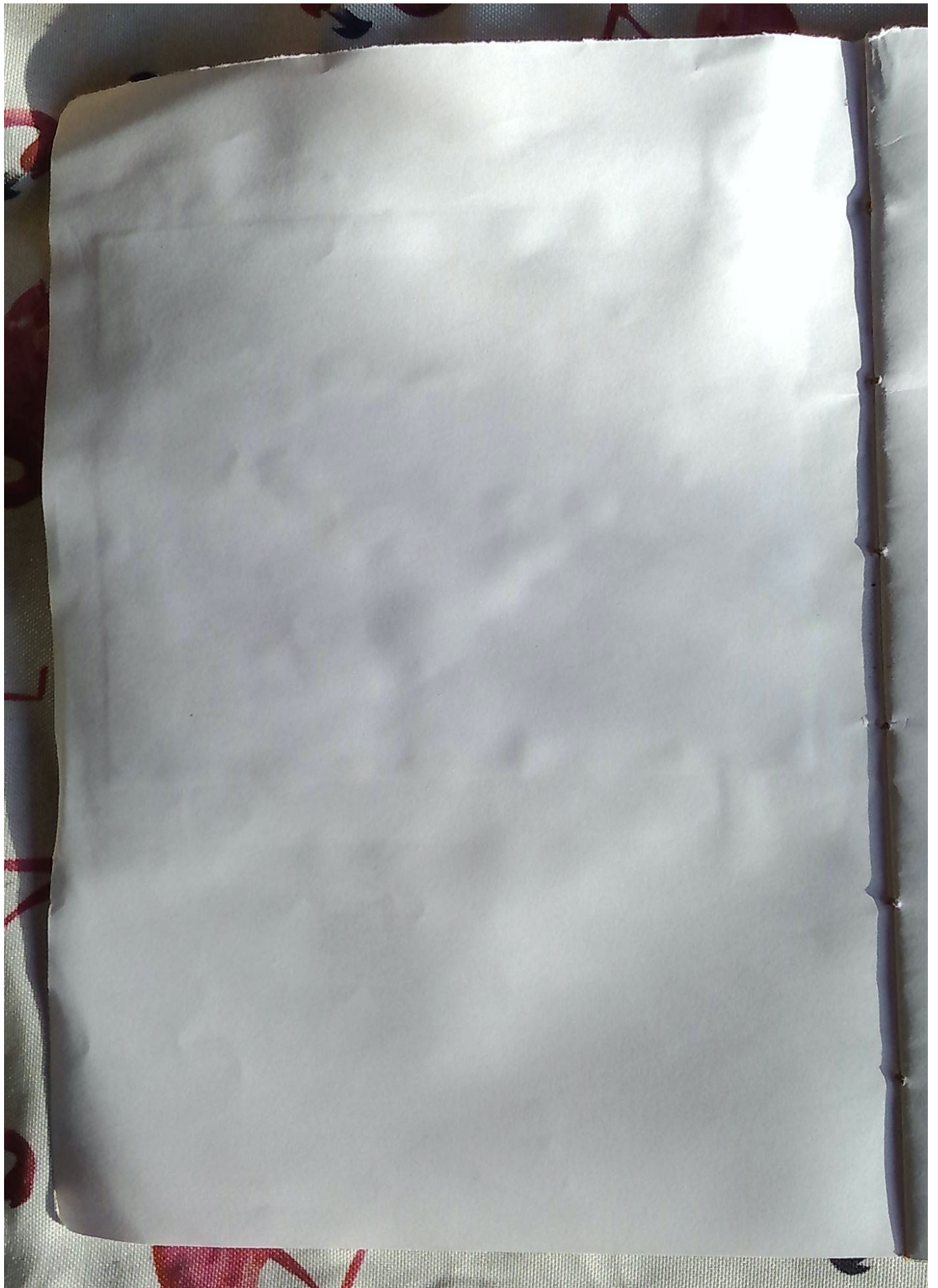


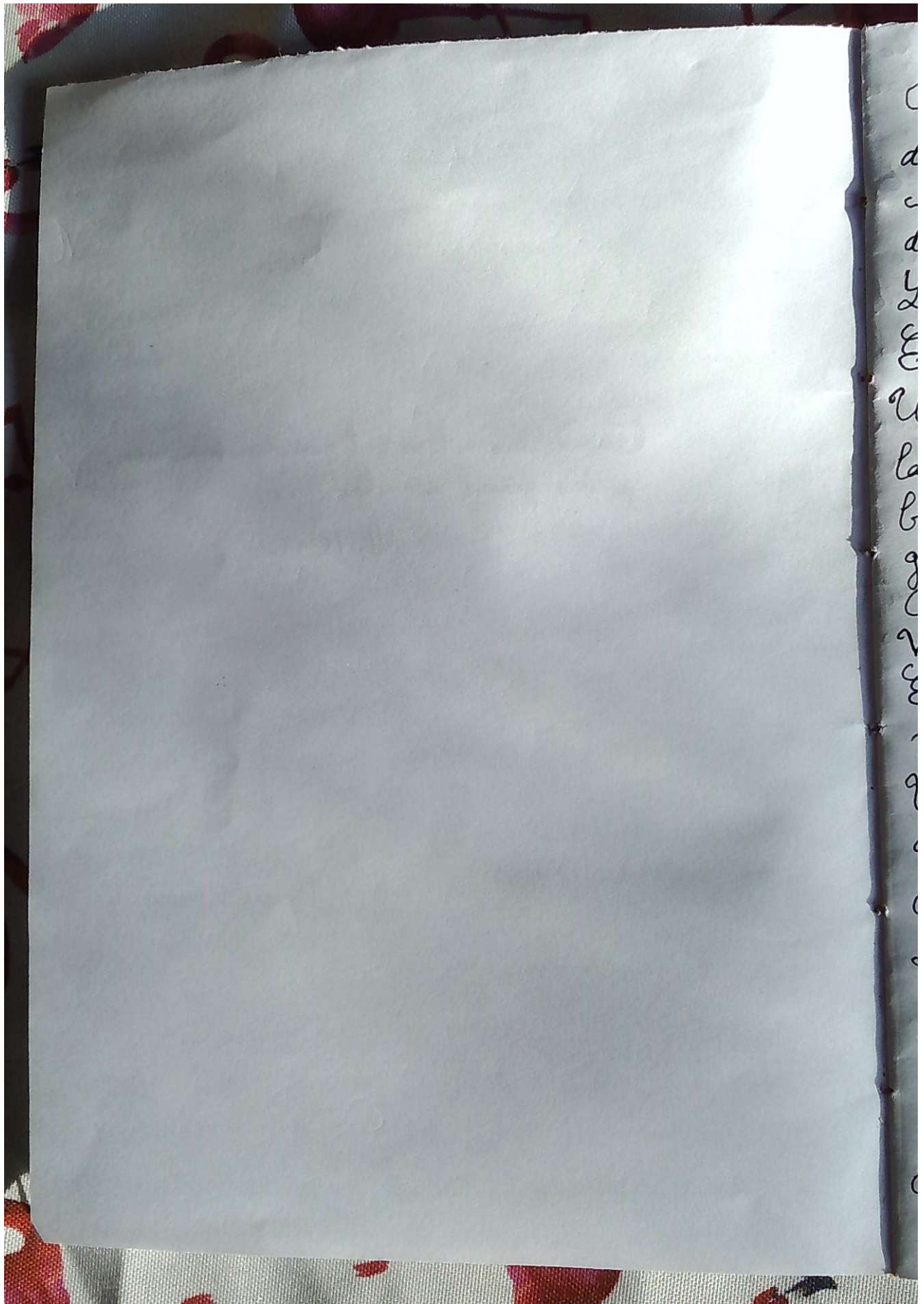
Relations d'une
DOMUS ECCLESIAE
EN QUARANTAINE





Quand deux ou trois sont réunis en mon nom,
je suis présent au milieu d'eux.

Mt, 18, 19.



Nous voici revenus aux premiers temps de l'Église, quand nous nous réunissions en secret dans la pièce la plus reculée de la maison d'un de nos frères chrétiens.

La Domus Ecclesiae, la maison de l'assemblée.

En secret, nous nous invitations les uns les autres.

Un mot échangé dans la rue, inaudible dans la foule bruyante. Un dessin, un poisson, ce symbole qui nous est propre. ΙΧΘΥΣ, ICHTHUS, en grec. Iesous Christos, Theou Uios, Soter. Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Voici nos signes de ralliement.

Et nous pouvions alors nous rassembler, convoqués par le Christ lui-même.

Un souffle de liberté, le souffle de l'Esprit, nous animait. Peur d'être découvert ? Oui, bien sûr.

Mais ce n'était pas une peur qui nous paralysait.

Le martyr était une victoire, une victoire éclatante, la plus belle victoire qui soit. Le légat de l'empereur espérait nous briser, espérait exciter la foule par le pathos, nous exposant en catharsis à la plèbe furieuse.

Mais non. Nous allions à la mort, dignement, la tête haute, et le légat de l'empereur enrageait de son échec à nous briser.

Dieu donne la victoire, non par la force, des chevaux et des cavaliers, non par la force des chars de fer, mais par l'acceptation de notre vie. Nous tenions notre âme égale et silencieuse, et rien n'aurait pu nous atteindre.

Quelle prise peut avoir le mal si la victime se laisse conduire paisiblement? Le mal a-t-il encore un sens si la victime ne se reconnaît plus victime, si il n'y a plus de victime?

Nous brisons alors le cercle éternel de la violence, de la vengeance. Le sang cessait d'appeler le sang, et le sang devenait une semence. Et l'homme croyant seulement en sa force se heurtait alors aux murs de sa propre colère, elle qui n'ayant plus de chair à dévorer, se retourne alors contre son géniteur.

Oui, bien sûr, nous avions ce frisson, ce reste d'inquiétude. C'est humain.

Mais c'était aussi le frisson de la liberté, de la certitude que, quoi qu'il advienne, nous faisons la volonté de Dieu.

Et lors nous continuions à nous inciter, à murmurer à un ami, à un proche, qui n'avait jamais entendu le nom de Jésus Christ: "Si tu savais les merveilles que Dieu fait pour nous!"

Et nous continuions à nous rassembler, patiemment, obstinément.

Et nous voici dans la maison d'un frère, à perpétuer une tradition millénaire.

Le psalmiste le disait déjà :

« Je vais redire Ton Nom à mes frères et Te louer en pleine assemblée. »

L'assemblée, l'assemblée convoquée par Dieu, קהילה, qahal en hébreu, ἐκκλησία, ekklesia en grec, église. L'assemblée de ceux qui croient au Nom.

« Je vais redire Ton Nom à mes frères et Te louer en pleine assemblée. »

Et ce cri éclatant, comme proférer par les trompettes des Séraphins, résonne d'autant plus fort qu'il répond dans le même psaume au cri de détresse hurlé par le Christ en croix :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Mais non, même dans les profondeurs, même dans les abîmes de notre humanité, alors que nous sommes si loin de Sa Face, et que nous sommes séparés de notre Créateur, comme abandonnés, Dieu est encore là, il nous répond, et nous voulons Te louer en pleine assemblée.

Alors, malgré le martyr, ou peut-être bien, grâce à lui, nous continuons à nous rassembler.

Un ancien, un presbytre, nous guidait dans la prière.

Les romains, eux, sacrifiaient à leurs dieux et faisaient du marchandage.

Un taureau et deux boucs, et tu m'es favorable, zeus.
Mais non, nous nous acceptions tout, nous étions prêt
à tout, et rendre grâce à Dieu pour ces merveilles
nous suffisait.

Rendre grâce.

Eucharistie en grec. Source et Sommet de la vie
chrétienne. De la messe, d'abord, nous demandons
pardon. C'est l'exomologèse. Puis, à la manière
des Juifs, nous lisons la Parole et la commentons.
L'assemblée prie ensuite. Puis les diacres dis-
posait les offrandes sur l'autel, souvent une simple
table tirée au milieu de la pièce.

Et les anciens sanctifiaient alors les offrandes,
faisant mémoire de la Dernière Cène, avant
la communion.

Faire mémoire.

Anamnèse en grec. Finalement, en trois mille ans,
pas grand'chose n'a changé. Nous faisons toujours
mémoire, nous rappelant Les exploits, Le bénissant et
Le glorifiant. Nous prions toujours les psaumes, lisant
et relisant la Parole.

Mais ce n'était pas tout. L'Eucharistie est une chose,
mais l'amour fraternel se vit aussi dans l'épaisseur
de nos vies quotidiennes. Alors, le soir, nous prenions
aussi un repas, l'agape, qui veut dire amour. Les riches
étaient alors invités à partager avec les pauvres et
les veuves. Les romains nous ont toujours moqués
pour cela.

Des repas entre gens qui se disent frères et sœurs?
Ce sont des orgies incestueuses pour sûr? Il mange
le corps d'un certain Jésus? Des antropophages,
des dévoreurs de chair humaine? Quelle race infec-
te?

Mais nous, nous ignorions ces calomnies. Dieu con-
traire, être le petit peuple, le reste qui revient à
Dieu, était exaltant?

Et tout les repas pris en commun, nous incitions
la liberté à s'asseoir. La place demeure vide, mais
le couvert était mis.

Cette liberté, ce n'est pas les hommes qui se la cons-
truisent mais c'est Dieu lui-même qui nous l'offre.
Car Dieu nous a fait monter à main forte de la terre
des deux égyptes, de la terre de l'esclavage, esclavage
de la peur face à la mort et face au péché. Et Il
nous a fait traverser à pied sec la mer, nous libérant
de Pharaon

Et pour tout achever tout, Dieu a ressuscité son Fils
premier né, Le faisant traverser de la mort à la vie,
nous rachetant à nous même par le Précieux Sang
Et nous sommes ainsi libéré de nos peurs, afin que
nous autres vivants nous ne vivions plus pour nous même
mais pour celui qui est mort et ressuscité.

Oui, nous sommes libres, et même si nous aimons notre
vie, nous n'avons alors pas peur de la perdre pour l'of-
frir au Christ.

Quelle peine de voir cette foule en furie, esclave
de ces passions, cherchant sans cesse un coupable.

Milles mains voulant nous saisir, nous chrétiens,
milles mains sous le même regard accusateur,
milles mains animé par le même désir de trouver
un coupable, une explication logique face à ce qui
peut sembler absurde dans la vie. Une épidémie ?

Un puit empoisonné ? La faute aux chrétiens ?

Vite, mettons la main sur cette engeance qui agace
les dieux ?

Nous, nous tenons notre âme égale, acceptant tout,
refusant les explications banales et vaines visant
à justifier ce qui nous arrive par une simple logi-
que humaine.

Dieu seul est juste, Dieu seul justifie.

Avec le temps, l'assemblée devint Eglise, les Domus
Ecclesiae devinrent des églises. Les persécutions recé-
lèrent, le christianisme devint un système, quitta par
fois à s'enkyster. Mais le même souffle, souffle
de liberté, souffle de l'esprit, continue à animer ceux
qui croient au Nom.

Deux mille ans plus tard, ici-même, un reste con-
tinue à vouloir revenir à Dieu à sa manière propre.

Chacun vit sa foi différemment. Pour notre part, nous
avons déjà pris l'habitude de nous retrouver pour
un repas fraternel après la messe du Mercredi soir.

Ici, pour cette maison, il n'y a pas de clefs sur la por-
te, et qui veut passer est toujours le bienvenu.

Ce fut à ces repas du Mercredi soir que commencent les discussions sur une nouvelle maladie venue d'ailleurs.

Et c'est ainsi que Louis fut le premier à répéter avec force: «Si on est quarantaine, je viens chez Olivier! »

Il avait bien raison. Plutôt que de céder à la peur, résistons en continuant à vivre malgré tout. Vivre, c'est résister.

Et est-ce une vie si on doit rester enfermé seul, dans un appartement de 40 ou 60 mètres carrés?

Pendant des semaines? Tentant continuer à vivre ensemble, et s'entraider pour bricoler et jardiner. Avec le temps, les événements se succédaient. La peur, la psychose comme ont dit, gagner du terrain.

Éternel recommencement, certains cherchaient à nouveau des coupables. Les chinois avaient du trafiquer un truc pas clair dans leurs labos. Le gouvernement français se servait de ce prétexte pour passer des réformes en douce. Les plus folles rumeurs commençaient à courir.

Alors, à la prière de Bazile de Nbars, nous avons invoqué Dieu. Dans ce monde où la peur semble de plus en plus présente, apporte la paix, Seigneur. Et plus particulièrement à nous, chrétiens. Si nous vivons demain, que nous vivions pour toi. Et si nous mourons demain, que nous mourions pour toi.

Et nous avons paraphrasé le Seigneur. L'Homme ne vit pas seulement d'hygiène, mais aussi de contact humain.

Ah, l'hygiène ! La distance entre les humains ! Ce rêve de notre époque. Un monde aseptisé, lisse, froid, désinfecté. Un monde sans ces répugnants contacts humains, sans ces odeurs de transpiration, sans ces gouttes au nez après l'effort, sans ces embrassades avec ceux qu'on aime. Un monde de douches, de déodorants, de gel hydroalcoolique et de mains bien propres.

La vie enfermée dans un bocal plein de formol, pour être conservée le plus longtemps possible, et ne pas manipuler excessivement pour éviter l'irréparable.

Ce rêve ancestral de vaincre la mort, cette fois-ci porté par les prétentions démiurgiques de la santé public.

Désinvolture ? Non, sûrement pas. Mais même assurance en Dieu Sauveur, même assurance que celle des premiers chrétiens face aux lions dans l'arène. Nous sommes chrétiens, et la Vie est belle si elle est vécue, non pas si elle est mise dans le formol.

Désinvolture disais-je ? Non, simplement nous n'avons pas peur, nous ne voulons pas céder à la peur de la mort, qui nous pousse à nous enfermer pour éviter la maladie, la mort.

Désinvolture disais-je? Non, car nous ne cherchons pas non plus à embrasser la mort elle-même, autre face de la même pièce. En effet, pourquoi mourir plus tôt que plus tard, puisque mourir il le faut? Mais non, la Vie se tient entre des deux ravins, entre la fascination morbide pour la mort et la peur morbide de la mort.

Alors nous prions Dieu et nous vivons. Et le cours des choses, lui, s'écoulent face à la contagion, des événements commencent à être annulés.

Louis, qui se retrouve alors désœuvré pour un week-end, propose que nous nous retrouvions ici, à la maison. Juliette et Emilie sont d'accord.

Nous passons alors ces trois jours, du Vendredi au Dimanche, entre maçonnerie et semis.

La France va peut-être s'arrêter, le temps civil va peut-être s'arrêter, mais le jardin lui ne s'arrête pas. D'autant qu'il a fait un temps de Mars en Février et un temps de Avril en Mars. Tout se réchauffe. En tout les cas, notre temps à nous, celui que Dieu nous a donné, ne s'arrête pas. Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel: un temps pour planter et un temps pour arracher le plant.

Et là, il est le temps des semis, de préparer la terre à être fécondée par les semences. Et il est

le temps des poules qui paissent et engraisent
le sol.

La France veut s'arrêter ? Tant mieux, nous
nous aurons le temps pour planter, l'éternité s'offre
à nous.

Cependant, Samedi soir, la nouvelle tombe. Tous
les lieux publics sont fermés. Et la question se pose
alors, messe ou pas demain ? La réponse est non.
Pour la première fois depuis Dieu seul sait quand,
il n'y a plus de messe officielle en France.

Temps de l'exil, temps de la traversée du désert.
Ce n'est pas l'épreuve que nous attendions, l'épreuve
multimillénaire de l'Église, la persécution.

Et pourtant c'est le temps de l'épreuve.

Sous l'humiliation, sous le poids de l'esclavage,
Judas va en déportation, Jérusalem habite parmi
les nations, elle ne trouve pas à s'établir. Tous
ces persécuteurs la traquent dans des ébranlements.
Non, ce n'est pas la persécution, mais c'est un temps
d'épreuve, nous sommes dispersés parmi les nations.
L'assemblée ne trouve pas à s'établir, elle ne se ré-
unit plus.

Louis était déjà prêt pour un temps de prière à
la maison, plutôt que d'aller à la messe. Juliette
et moi hésitions. Peut-être que ce serait la dernière
fois que nous pourrions aller à la messe ?

L'autorité civile a décidé pour nous.

Ce sera un temps de prière à la maison
Nous nous souvenons alors de l'ancien temps, quand
nous improvisions le culte dans une pièce d'une
maison, la Domus Ecclesiae.

Nous n'avons pas de table ? Ce sera un billot,
couvert d'un linge à carreaux, qui nous servira
d'autel. Le crucifix est posé dessus, la bougie
brûle devant. Nous sommes ainsi réunis, à côté
du poêle qui ronronne, du feu qui crépite. Juliette
a raison, il faudrait prier plus souvent autour du
feu. Je n'étais pas là pour les Cendres, alors
nous rattrapons le retard. Nous brûlons le bois
béné aux rameaux. Seigneur, que ces flammes
brûlent aussi en nous notre péché. Nous lisons
la Parole, nous échangeons nos pensées. Dieu nous
parle ce jour, nous disant que le plus important
n'est pas le lieu où nous nous réunissons. Le plus
important, c'est adorer Dieu en esprit et en vérité.
Et Dieu nous rappelle de ne pas s'attacher au fai-
re et au résultat. Nous récoltons ce que nous n'avons
pas semé, nous semons ce que d'autres récolteront.
L'épidémie ne s'arrêtant pas, l'autorité civile dé-
crète le confinement.

C'est décidé, nous allons faire une colac coronavirus
avec Juliette et Louis. Au dehors, la France
vient de basculer dans la démence.

Dimanche était encore un jour d'insouciance.
On profitait du beau temps, on flânait, et c'était

jour d'élections.

Seigneur, nous t'avons aussi prié pour les maires élus, qu'ils soient au service du bien public.

Lundi, cela vire à la panique. Les magasins sont dévalisés, les gens se disant l'un à l'autre que les gens sont fous de réagir ainsi. Mais n'est-ce pas vous, ces gens qui dévalisent les magasins?

Syndrome de dissociation.

Pour ma part, Dieu y pourvoira. Certains rient.

Le disent, on se croirait revenu en quarante.

Je ne me souviens pas de cette époque, mais je veux bien le croire. On envoie les gosses chez les grands-parents, on part se mettre au vert, on stocke des denrées pour tenir des semaines, et les rumeurs enflent de partout, telles des pustules.

Pour nous qui tenons ferme dans la foi, l'expérience est exaltante. L'éternité nous est offerte en cadeau, la liberté s'invite à notre table.

Je repense à René Char, à ces poésies énigmatiques de temps de guerre. Ce n'est peut-être pas la guerre, mais c'est le même ârome que nous respirons, alors que le pays se met à l'arrêt.

L'homme fuit l'asphyxie.

L'homme dont l'appétit hors de l'imagination se colfentre sans fin de s'approvisionner, se délivrera par les mains, rivières soudainement grossies.

L'homme qui s'épouante dans la prémonition, qui

déboîsse son silence intérieur et le répartit en théâ-
tres, ce second c'est le faiseur de pain.
Deux autres la trans-
humance du Verbe.

Ces mots de René Char, je ne suis toujours pas
sûr de les avoir compris, mais il résonne en mon es-
prit.

À la maison, à la Domus Ecclesiae, faire le pain
était déjà une habitude. Pétri à la main, cuit
au feu de bois, dans la cendre, il sentait bon le pain.
Maintenant que nous sommes ensemble, nous faisons
aussi le pain ensemble. Juliette pétrit la pâte à
pain, me redisant la sagesse ancestrale transmise
par sa maman. Une pâte à pain, ça se travaille
sans violence.

Pour l'accompagner, je relis les Lamentations.

Judas est dispersé, Jérusalem pleure la nuit, l'ad-
versaire, l'esprit de division, est entrée dans l'as-
semblée, l'Église. Son peuple tout entier gémit,
ils cherchent du pain, ils donnent leurs charmes con-
tre de la nourriture.

Alors il faut résister, continuer à faire son pain,
et à prier.

Louis nous a définitivement rejoint à son tour.

Les vieux ont raison, on se croirait vraiment en
quarante, sur les routes de l'exode. Pour un peu,
il ne manquerait presque plus que les Stubas.

Le Mercredi soir, nous organisons à nouveau un temps de prière, puisque la messe fait défaut.

En signe d'unité avec tous ceux qui prient, nous allumons une bougie à la fenêtre. Sans complications à nouveau. Nous tirons le billot, qu'apprête le même torchon à carreaux, et nous sommes là, tous les trois, beaux dans la foi. Louis a amené avec lui une petite croix faite à la pyrogravure, elle illumine l'autel improvisé. Et nous prions comme on peut, guidé par l'Esprit. Ce n'est pas forcément très canonique, mais c'est authentique.

Seigneur Jésus, Tu as promis quand deux ou trois prieraient en Ton Nom, d'être au milieu d'eux, enseigne nous la prière véritable.

Seigneur Jésus, purifie Ton Eglise qui Te cherche en ce temps de pénitence, qu'Elle avance

^{vers Pâques dans la force de l'Esprit.}
C'était le Mercredi soir, c'était la prière de Mardi.
Avec Juliette, nous avons réfléchi à la forme que revêtait le récit de cette éloc coronavirus.

Nous nous sommes finalement décidés pour titrer « Relations d'une Domus Ecclesiae en quarantaine. »
Relations au pluriel, récits multiples d'une même expérience. Ce sera donc des relations, des brides successives d'une même aventure. Pour ces derniers jours, pour ce Dimanche et ce Mercredi, ce sera donc le dernier mot. Et demain, demain sera un autre jour, consacré à nouveau à Dieu et à mes frères et sœurs en Christ, et nous continuerons ces relations.

Quarantaine : quarante jours. Au centre du Carême, vingt jours après l'entrée de l'Église au désert, une nouvelle quarantaine est instituée, civile celle-ci, qui confine tout un chacun en son désert.

L'Église n'est plus rassemblée en ses demeures éponymes. Le pain et le vin ne sont plus élevés devant les fidèles. La communion nous manque.

Mais dans cette épreuve, Dieu nous rappelle que sa demeure s'étend bien au-delà du seuil des églises. Dieu demeure dans la maison du juste comme le juste demeure en lui. Dieu demeure, Dieu est demeure.

Dieu nous aime et nous l'aimons.

Dieu est avec nous.

Le passereau a trouvé une maison,
et l'hirondelle un nid pour elle,
où elle pose ses petits :
tes autels, Yahvé Sabaoth,
mon roi et mon Dieu.

Heureux les habitants de ta maison,
ils te célèbrent sans cesse. Ps. 84, 2-5

Car Dieu est venu demeurer parmi nous, Dieu a pris chair dans la plus humble des demeures des plus humbles des créatures : l'étable. L'enfant Jésus est venu au monde dans un foyer humain, il a pris chair dans le ventre aimant de Marie, il est né dans les bras de Joseph, entre le bœuf et l'âne. Les bergers ont

précède les rois mages pour l'adorer.

Aujourd'hui, nombre de nos frères et sœurs sont isolés dans leur confinement. Leur manquent la communion fraternelle, la présence d'un frère, d'une sœur près de soi dans la prière, la résonance de la parole échangée. Les moyens de communication modernes atténuent le manque, mais peuvent-ils le combler ?

C'est avec nos corps que nous prions, c'est dans la prière que nous communions, et l'écran met comme un voile entre Dieu et nous, même s'il nous rapproche temporairement les uns des autres.

Mais nombre aussi d'entre nous peuvent encore allumer une bougie et partager une prière, qui ne sont pas seuls. Toutes les communautés, grandes ou petites, toutes les familles, tous ceux qui vivent ensemble et tous ceux qui sont encore assez proches pour se rassembler, ceux-là bénissent le Seigneur qui leur donne de maintenir une communion concrète, charnelle, dans la chaleur des foyers.

L'épreuve donne à ceux-là de prier plus intimement ensemble, de mesurer la richesse de la parole partagée, d'inventer de nouvelles façons de célébrer le Christ.

Ainsi retrouvent-ils l'élan des premiers temps du christianisme, quand l'Esprit soufflait si fort dans les cœurs et dans les maisons, quand chaque célébration exaltait avec éclat la liberté de ceux qui prenaient le risque de se réunir malgré les interdits, quand la foi et l'espérance bravaient tous les dangers.

Nous sommes de ceux-là et nous désirons garder la trace des moments précieux que nous vivons.

Nous étions trois pour notre première célébration : Louis, Olivier, et moi, Juliette. Trois, c'est assez : « Que deux ou trois, en effet, soient réunis en mon Nom, je suis là, au milieu d'eux. » Mt, 18, 19.

Notre domus ecclesiae est la maison d'Olivier. On ne peut imaginer plus belle domus ecclesiae. Au moment où je pense ces lignes, avant de les écrire, je suis avec Olivier, près de la cuisinière à bois où Olivier veille la cuisson du pain.

C'est un beau pain, rond et doré, il sent bon. Si le royaume de Dieu lève comme ce pain, nous serons heureux.

Dimanche, nous nous sommes réunis autour du poêle à bois pour célébrer le troisième dimanche de Carême. L'Évangile nous enseignait la rencontre de Jésus et de la Samaritaine. « Femme, crois-moi :

l'heure vient où vous n'irez plus sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père (...) Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent l'adorer. » Jn, 4, 21-24

Dieu fait don de sa présence près de nous, près des puits où nous puisons l'eau dormante ; en nous demandant de l'aimer et de prendre soin de lui, il nous fait don de la charité dont l'eau vive emporte loin notre amour à l'horizon, nous gardant de l'individualisme et de la peur de l'autre, de la mort, du manque, qui confinent.

Jusqu'au fond de notre désert dans le désert, Dieu nous donne sa parole et son Esprit qui nous désaltèrent en nous unissant à lui, qui nous font préférer la vie éternelle à la vie matérielle.

Dimanche, nous étions trois, Louis, Olivier et moi, dans la chaleur du poêle où les bûches crépitaient en ronronnant. Devant nous se trouvait l'autel : un linge de cuisine à carreaux rouges et blancs, étendu sur le billot. Le crucifix oxydé, avec sa petite tête de mort étrange aux pieds du Christ, donnait la direction de notre prière. La flamme d'une bougie faisait écho à la rougeur des braises tombées du foyer.

Olivier avait encore son rameau de buis béni de l'an passé et nous l'avons fait brûler sur le poêle, en symbole de notre pénitence. Nous avons regardé nos péchés brûler avec lui.

Côte-à-côte, échangeant le Lictionnaire, nous avons lu les paroles de ce jour, nous les avons méditées ensemble, et nous avons prié. Nos prières sont allées à l'Église, à nos frères et sœurs ne pouvant célébrer ce jour, aux personnes affligées par la maladie ou la mort, aux personnes que la peur de la mort retient dans la Nuit.

Nous avons demandé au Seigneur de nous apprendre à prier en ces temps troubles.

★

La célébration métamorphose la Domus en Domus ecclesiae. Mais tous les repas partagés dans cette maison, toutes les prières et toutes les paroles partagées, profondes ou légères, toutes les attentions échangées, font de cette maison un foyer de fraternité où la présence de Dieu est sensible. Je rends grâce à Dieu qui me donne Louis et Olivier comme compagnons d'exil.

Quarantaine

Le mot que j'attendais ce lundi soir n'a pas été prononcé. Ça Viendra!

À cet instant, je suis persuadé que nous allons vivre quelque chose de nouveau, mais je ne sais pas encore quoi. Quelques jours avant nous préparions nos plans avec Juliette et Olivier: "Si on se retrouve en quarantaine, ça sera colloque Corona chez Olive!"

Mince! Je n'avais mardi!

Malgré cela, je fais le choix de rejoindre Juliette et Olivier mercredi soir. Je les retrouve dans le jardin assis sur un banc, le soleil couchant en arrière plan.

Le nom est choisi: "relations d'une Domus Ecclesiae".

Aucun de nous ne souhaite seul pendant 15... 30... 60 ^{jours} qui sait! Je reste persuadé que ça va durer un moment.

Mercrredi, c'est le soir où nous nous retrouvons habituellement pour une messe suivie d'un temps convivial.

Il n'y a pas de raisons que ça change! Nous improvisons une lecture de la parole, simple, solennelle, chaleureuse et sincère. C'est le plus important, la sincérité dans la prière! Pendant le repas, nous partageons nos inquiétudes. Aucun de nous n'a peur du coronavirus pour soi-même. Adviennent que pourra! Pour autant, je m'inquiète beaucoup pour les autres.

En ces instants, beaucoup ont peur pour leurs parents, leurs enfants, ... Un collègue me confiait avoir peur pour sa fille de 11 mois, un autre pour sa femme et son enfant qui va bientôt naître. La peur fait faire les pires bêtises. Seigneur aide ces personnes qui ont peur pour leurs proches. Soutiens-les quoi qu'il arrive.

Jeudi, la nouvelle tombe au travail: je finis la semaine et après, ça sera du travail à mi-temps. Avec Olivier, nous préparons les grands travaux. Le soir, après le travail, je retrouve le sourire de Juliette et Olivier. Ça fait du bien, quand le monde va mal, d'avoir de l'amour autour de soi. Vendredi, je construis un autel avec une planche, 4 morceaux de bois et une mappe jaune pour mettre en valeur cet espace. Après tout, Dieu se contente de peu, mais si on peut lui offrir plus!

Samedi matin, je vais chercher du pain. Je constate quelque chose de surprenant: dans la rue, les gens se regardent, se sourient et se souhaitent "Bonjour". Le midi, j'en parle aux autres et ~~trime disant~~ qu'ils ont fait le même constat. Dans ce bruit généré par la peur, la paranoïa et l'individualisme, les gens sont en manque de relations humaines. Chez eux, ils se sentent seuls! L'humanité n'est peut-être pas aussi égoïste que je le pensais.

Beaucoup de gens disent que il y aura un avant et un après. Quelques jours avant, j'en discutais avec sœur Dédé, qui disait: "Ça sera comme dans la bible, une année de fûche, pour repartir de plus belle. Ça va être dur, mais des bonnes choses vont ressortir de cette expérience!". De notre côté, la maison va bien. On bricole, on range, on joue, on échange, on prie tout ça avec un grand amour fraternel les uns pour les autres. Nos liens croissent. Pour nous aussi, il y aura un avant et un après.

Aujourd'hui, c'est le 4^{ème} dimanche de Carême. Olivier nous a trouvé un linge pour parer notre autel d'une étoffe rose. Les lectures du jour mettent en avant les petits, les faibles, les innocents de notre monde. Ceux que nous ne voyons pas mais qui sont indispensables dans notre vie.

Je ne sais pas de quoi sera fait notre avenir, ni celui de notre Domus, mais ce que je sais, c'est que nous serons toujours les 4 ensemble. Je finis aujourd'hui par ces quelques mots de circonstance:

Aimez-vous
L'éloignement n'empêche pas la proximité
L'absence ne supprime pas la présence
L'écart n'interdit pas l'alliance
La solitude ne rejette pas la solidarité

[...] Aimez-vous
et vous mourrez la mort
Aimez-vous
et vous vivez la Vie
(Gabriel Ringlet, 1992)